

Deuxième Souffle **Une farce, deux dindons**

Normand Renaud

Numéro 62, mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, N. (1991). Compte rendu de [Deuxième Souffle : une farce, deux dindons]. *Liaison*, (62), 43–43.

Deuxième Souffle

Une farce, deux dindons

Robert Marinier,
coauteur du
Deuxième Souffle.



Photo : André Pilon

par Normand Renaud

En sortant de la première représentation du *Deuxième Souffle*, la plus récente coproduction du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Théâtre français du Centre national des Arts, je me sentais comme un personnage de Patrice Desbiens. On m'avait eu. Un dindon de la farce était sur scène. L'autre applaudissait et quittait la salle.

« I thought you said this was going to be a comedy », says the invisible man to the director of the bad movie.

« So now it's a comedy-drama », says the director, « get out there, suffer, and make it look funny... ».

écrit Patrice Desbiens, à la page 41 de *L'homme invisible – The Invisible Man*, paru chez Prise de Parole et Penumbra Press, en 1976.

Je venais de passer deux heures à rire de la confusion d'un innocent à lunettes, maigre et morveux, abasourdi dans sa petite ville natale où plus personne ne veut le reconnaître. J'ai ri de le voir agrippé aux épaves de la vérité alors que tout le monde autour de lui avait réécrit l'histoire. J'ai ri de sa naïveté. J'étais pourtant bien aussi naïf. Car je m'attendais — mais pourquoi ? — au « happy ending », au triomphe de la vérité, de la justice et du bon sens. Puisqu'il en serait ainsi, j'avais le droit de rire. Après tout, c'était une comédie, non ?

Pourtant, à vrai dire, j'en n'étais pas tout à fait convaincu. L'intrigue et les répliques avaient beau être d'un humour consommé, le jeu des comé-

diens gardait quand même une gravité bien subtile mais bien palpable. Les membres du trio infernal qui menait la mystification ne blaguaient aucunement. Leurs motivations, leurs préoccupations n'étaient pas un délire gratuit de pièce comique. Ils étaient bien trop semblables aux nôtres. Ces gens-là travaillaient pour la cause.

L'histoire par Dan Lalande et Robert Marinier est donc une comédie sabordée, une comédie qui ultimement refuse de l'être. Toutes les ficelles comiques y sont tirées, et fort habilement. Mais l'ingrédient essentiel du genre, le dénouement heureux, n'y est pas. L'innocent ne s'en sort pas. Les méchants ne sont pas confondus.

Car justement, les méchants ne le sont pas. Ils en ont assez d'être laissés pour compte. Ils s'inquiètent pour leur petite ville, pour leur jeunesse. Il leur faut un aréna, un centre communautaire. Donc ils ont appris à courir les subventions et à tromper le fisc. C'est du monde comme nous autres, quoi... Et quand l'innocence se fera trop gênante, ils apprendront à la sacrifier à l'intérêt supérieur (l'expression est à la mode) de leur communauté.

Le dénouement malheureux fera subir au public un sort analogue à celui du personnage principal, le revenant malgré lui. En effet, le dénouement corrige l'échelle des valeurs. Entre la vérité inutile et le mensonge profitable, le choix est clair. Les naïfs en paient le prix. Le héros parie sur la vérité et perd. Le public rit et comprend trop tard à quel point ses rires étaient coupables. Une farce, deux dindons.

Le texte — et nécessairement, la direction des comédiens par Sylvie Dufour — est un ouvrage d'équilibre des contraires. L'humour y pleut dru, mais la vérité psychologique reste bien au sec. La logique de l'intrigue exige de l'attention, mais les quatre personnages y trouvent leurs moments d'intensité.

La tirade des « treize buts en troisième période » (comptés par le gardien!), superbement livrée par Louis Lefebvre dans le rôle du coach, est une salve d'imaginaire sportif. Annick Léger navigue bien dans l'ambiguïté du rôle d'Aline, quand elle relève et ravale aussitôt les rêves déçus de sa jeunesse. Luc Dorion, l'autre moitié du couple médiocre, imprime une certaine dureté minable au rôle de Mike, le petit fier-à-bras qui a renoncé à la fierté. Et Roch Castonguay, le fameux Claude Saint-Clair devenu héros posthume de son vivant, ne rate pas un ressort comique et s'attire pourtant une franche sympathie pour son personnage pitoyablement dépassé par la situation.

À la rigueur du jeu s'ajoute la vigueur de la mise en scène de Sylvie Dufour — on compte pas moins de neuf lieux, tous bien sentis — et de tout l'appareil technique, dont le décor dessiné par Serge Péladeau : le toit lourd d'un aréna délabré qui fait peser sur tout son implacable présence.

Somme toute, la littérature franco-ontarienne trouve dans cette production du *Deuxième Souffle* un prolongement du courant qui explore l'ironie, l'humour noir, la belle et cruelle dérision de la condition franco-ontarienne.